

Entretien avec Jean-Jacques Nuel

« J’aurais pu faire éditeur de profession, si je n’avais pas deviné dès le début qu’il s’agissait d’un métier de chien ! »

J’ai découvert Jean-Jacques Nuel par l’aphorisme, qui reste pour moi la forme d’écriture la plus honnête lorsqu’on entend aborder les quelques questions essentielles de son existence. Un aveu d’incompétence dont Clément Rosset fait la marque de toute philosophie tragique, réaliste. La marque d’une pensée qui ne s’est pas donné pour tâche de « s’enfumer » avec des illusions réconfortantes, et préfère l’éternel retour du pire à une existence de mort-vivant. Un aveu d’incompétence qui suppose une bonne dose d’humour, de lucidité, de générosité, d’humanité enfin.

Quelques aphorismes de Jean-Jacques Nuel, donc, dans la revue *Le Grognard*, mais avant ça, sans doute, quelque part au cœur de l’*Orange-Lagune-Express*, ou encore dans l’Annexe du site de l’auteur, où sont également offertes, sous forme électronique, nombre de ses histoires courtes, qui touchent à cette simplicité que recherche tout écrivain, quelle que soit sa forme d’expression. Il ne m’a pas franchement étonné de découvrir en Jean-Jacques Nuel un admirateur de Charles Bukowski et de Michel Houellebecq.

Auteurs ou revuistes tiennent en lui un observateur avisé, notamment via la chronique consacrée aux revues, qu’il a tenue dans *Le Magazine des livres*, dont il reproduit aussi les papiers dans son Annexe. Un curieux, doublé d’un réaliste, très précis dans ses informations, et toujours disponible lorsqu’on le sollicite pour glaner quelques tuyaux, quelques pistes sûres. Dans le même esprit, Jean-Jacques Nuel a conçu un guide, « La Revue mode d’emploi », qui restitue l’essentiel de son expérience, tant comme auteur – nous bénéficions ici de la connivence très précieuse d’un auteur confirmé publié en revues –, que comme revuiste lui-même.

Et puis en 2009 : un autre passage, emprunté là encore dans un mélange d’opiniâtreté et de détachement, une forme de paresse très obstinée qui n’était pas pour me déplaire. Ce passage, c’est *Le Pont du Change*, l’édition de livres en papier cette fois, et de magnifiques livres encore, à un prix très abordable. Moi qui déteste les haïkus à la française, je lui en commandai un recueil entier : les *Simple choses* de Roland Tixier, non par masochisme, ou alors une forme de masochisme bigrement clairvoyante puisque, et je ne me lasse pas de m’en étonner, ce recueil de haïkus urbains, haïkus marcheurs ou immobiles, est tout simplement le seul livre de poésie où j’ai véritablement connu le sentiment de respirer, de marcher, de communiquer, d’échanger par regards, par sensations. Je sais bien qu’il y a le « moment propice » pour lire tout livre, et sans doute ne lirai-je jamais plus ce livre-là avec une telle délectation. Mais quand même. Jean-Jacques Nuel avait placé la barre éditoriale bien haut, je veux dire au ras des choses, dans leur miracle quotidien. Son dilettantisme éditorial s’avérait exigeant. Un recueil caustique de Christian Cottet Emard suivrait, et *l’Agonie du papier*, d’Alphonse Allais, offrirait comme des échos à rebours aux propres considérations de Jean-Jacques Nuel sur l’actualité du livre imprimé. Deux autres Roland Tixier, depuis, à son catalogue, un nouveau recueil de Cottet-Emard, un récit de Roland Counard. Catalogue patient et alléchant.

Stéphane Prat

Stéphane Prat : Bonjour Jean-Jacques. Quelques questions pour commencer l'année¹. Que vous souhaitez-vous à vous-même, du reste, pour 2012 ? Et bien sûr quels sont vos principaux vœux pour *Le Pont du Change* ?

Jean-Jacques Nuel : 2012 est pour moi une année très particulière, puisque, venant de cesser toute activité professionnelle, c'est la première année où je peux entièrement me consacrer à mes deux passions : écrire, et faire un travail d'éditeur. Mon seul souhait est de pouvoir travailler à mon rythme dans ces deux directions. Mon vœu pour *Le Pont du Change* est de poursuivre l'activité et la développer sans que cela ne prenne tout mon temps ! Je ne publie que trois livres par an, et ce rythme me suffit. Je veux surtout retrouver du temps pour écrire, sans oublier le temps de faire autre chose et le temps de ne rien faire...

S.P. : Lyon me semble particulièrement vivante, autour de l'écriture. Je pense aux éditions *La Fosse-aux-ours*, aux *Cabarets poétiques* de Frédéric Houdaer, qui s'est lui-même magnifiquement essayé à l'édition. Le constat serait également vrai pour Nantes, Angers ou Rennes, qui peuvent se montrer également très vives. Beaucoup d'éditeurs choisissent la cambrousse, le maquis, presque. Au point que, si l'édition parisienne ne se porte pas forcément aussi bien qu'on pourrait le penser, je me dis que c'est peut-être tout simplement que l'édition ne se fait plus à Paris... Ne pensez-vous pas que votre manque de notoriété, tant comme écrivain que comme éditeur, est moins réel qu'il n'y paraît. Qu'il suffirait d'un rien, d'un coup de pouce involontaire, d'un écho inattendu, disons, pour que le monde littéraire reflète avec plus de fidélité l'ampleur de vos publications ? Je pense notamment aux livres de Roland Tixier, dont je tiens *Simple choses*, ceci dit sans flagornerie aucune, pour un véritable bijou...

J.J.N. : Avant, c'était : hors de Paris pas de salut ! Les régions sont plus actives aujourd'hui. Les choses ont un peu bougé avec l'édition numérique et internet, faire un livre est désormais plus facile techniquement et moins onéreux avec le tirage à la demande. Il y a donc un éclatement, une multiplication des maisons d'édition. Les blogs, les réseaux sociaux créent un mouvement, une émulation. L'offre éditoriale est plus importante.

Le revers de la médaille, c'est une certaine confidentialité (le « manque de notoriété » que vous évoquez...), car l'offre s'accroît au moment où la demande a tendance à diminuer. On assiste à un développement, non de l'édition, mais de la micro-édition, avec des tirages très faibles, des ventes faibles... pour caricaturer, tout le monde édite, mais personne ne vend... Un autre effet pervers est que n'importe qui peut se déclarer éditeur, en particulier des auto-édités. D'où une inflation des publications. L'éditeur était jusqu'à présent un acteur important, car il choisissait un auteur, prenait des risques sur lui, investissait son argent, assurait sa diffusion et sa promotion, il avait un rôle social de « tiers légitimant », sa disparition (comme celle des véritables critiques) serait catastrophique, car la qualité littéraire serait non repérable dans la loi de la jungle du nombre.

S.P. : À l'évidence, une solide curiosité vous anime. Une curiosité assez inhabituelle chez un auteur. Vis-à-vis du monde de l'édition lui-même, celui des revues aussi, et plus récemment vis-à-vis des livres électroniques. Curiosité gratuite du reste, puisque dans un premier temps vous avez présenté vos textes en téléchargement libre. L'écrit, là-dedans, vous semble-t-il plutôt disparaître ou persévérer ?

J.J.N. : Un auteur qui lit, c'est déjà quelqu'un de curieux. La curiosité est vitale. On s'inscrit dans une histoire et une géographie littéraires, on se nourrit de ce qui nous a

¹ Entretien réalisé fin 2011.

précédés, de ce qui nous entoure. Mon intérêt pour la revue et l'édition est venu tout naturellement, après la publication de mes premiers poèmes, au-delà de mon désir premier de trouver une issue à mes textes. L'écriture de création est très individualiste, cette activité ne me convient qu'un temps, j'ai besoin d'une autre activité concrète et sociale, d'un travail en équipe, de contacts et de rencontres, j'aurais pu faire éditeur de profession, si je n'avais pas deviné dès le début qu'il s'agissait d'un métier de chien !

Le livre électronique, l'*ebook*, je m'y suis intéressé très tôt, et curieusement, cela m'a redonné le goût du livre papier ! Je pense que d'autres modes de lecture se développent, sur d'autres supports, complémentaires à la pratique traditionnelle, et qu'il faut ne pas rester à l'écart de cette révolution. Je ne crois pas non plus à la disparition du papier, mais il va reculer, c'est inévitable. Je m'inquiète en fait davantage de voir le lectorat vieillissant (il suffit de voir le public des lectures ou des bibliothèques), il me semble que la relève n'est pas bien assurée, que moins de jeunes ont le goût de la littérature...

S.P. : L'édition et l'écriture ont-elles toujours été pour vous deux activités liées ?

J.J.N. : L'écriture est première (elle date de mes seize ans...), mais l'édition m'a très tôt intéressé. Si j'avais rencontré le succès dans l'écriture, peut-être me serais-je uniquement consacré à une carrière d'auteur... Ce que je cherche, par la revue (la revue *Casse* que j'ai créée et animée pendant quatre ans), par la maison d'édition, c'est à participer à la littérature d'une autre façon, à m'inscrire dans son mouvement, avoir un rôle utile.

Et surtout, je voudrais, par une activité de revue puis d'éditeur, rendre à la littérature ce qu'elle m'a apporté. La littérature a illuminé et accompagné ma vie. Être éditeur, c'est faire accéder des textes à l'existence, être un passeur. Publier un beau recueil de haïkus de Tixier, ou les chroniques de Cottet-Énard, ces petits bijoux d'humour, c'est faire œuvre utile, apporter de nouvelles œuvres à de nouveaux lecteurs, apporter ma petite pierre à cet immense ensemble de littérature qui traverse le temps.

S.P. : Comment se passe votre travail d'auteur ? Soumettez-vous vos écrits à une maturation lente, faite de reprises, de réécritures, ou cherchez-vous la spontanéité, la parole immédiate ? Êtes-vous l'auteur d'un seul livre (comme disent souvent les critiques), de quelques livres (comme Carson Mc Cullers, qui écrivit très peu, mais que d'excellentes choses) ou écrivez-vous tout le temps (comme London, qui s'astreignait à ses mille mots quotidiens) ?

J.J.N. : J'écris, sinon tous les jours, du moins très souvent, et sur la durée, en réécrivant patiemment, en laissant de longs intervalles entre deux versions d'un texte. Le seul livre que j'ai écrit en trois mois seulement (mais d'une grande intensité) a été mon roman *Le Nom*, mais cette œuvre s'est littéralement imposée à moi, dans une forme aboutie. En général, il me faut plutôt du temps, après une première version rapide, je reviens sur le texte en souffrant, en élaborant plusieurs versions, en élaguant, il me faut longtemps pour m'apercevoir des faiblesses, des défauts et des scories d'un texte, le recul est nécessaire.

S.P. : Comment voyez-vous la suite ? Dans l'édition, dans l'écriture ? Ou les deux ?

J.J.N. : Pour l'écriture, je ne vois pas d'autre suite que de continuer, il y a quarante-quatre ans que ça dure, aucune raison que ça s'arrête. Pour l'édition, cela dépendra de mon énergie